

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 37

Artikel: Déveine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 2.—

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 11 sept. 1920. — Pour les
dames : Les débuts d'une reine. — *Lo Vilhio Dêvesa* : On carrouzet quemoudo (*Marc à Louis*). — CHEZ NOUS : La petite ville (*Jean des Sapins*). — A propos de pommes. — FEUILLETON : Dans
le train (*Solandieu*). — Association des Vaudoises.



POUR LES DAMES :

Les débuts d'une reine.

CORE qu'il y ait longtemps déjà que la
reine Victoria d'Angleterre ne soit plus
de ce monde, elle y a joué un rôle assez
important pour que son souvenir subsiste et pour
qu'il redonne quelque intérêt aux lignes suivantes.
Du reste, nous sommes certain que nos aimables
lectrices les liront avec grand plaisir.

Il est curieux, en ce moment, d'évoquer les débuts
de ce très long règne qui, au régime de l'absolutisme
de Guillaume IV, faisait succéder, en Angleterre,
le régime constitutionnel, dans l'acceptation complète
du mot.

Guillaume IV ne laissait aucun héritier. La couronne
devait passer régulièrement à la fille de son frère,
le duc de Kent; c'était la princesse Victoria. Elle
avait dix-huit ans.

La mort du roi avait été plus brusque qu'on ne
pensait. La façon dont la princesse fut instruite de
son avènement est curieuse.

Guillaume IV était mort dans la nuit, à Windsor,
après avoir, dit-on (ce qui ne manquerait pas de
grandeur), mis à profit son dernier instant de
lucidité pour signer la grâce d'un condamné à mort.

Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, le docteur
Howley, l'archevêque de Canterbury et le grand
chambellan, le marquis de Conyngham, se dirigèrent
vers Kensington pour porter la nouvelle à l'héritière
du trône d'Angleterre.

Il existe de cette scène une relation, pittoresque
dans ses détails précis, faite naguère par miss Wynn.

Les trois envoyés n'arrivèrent à Kensington qu'à
cinq heures du matin. Ils frappèrent longtemps
avant de pouvoir réveiller le concierge. On les fit
attendre dans la cour, puis ils entrèrent dans une
salle du rez-de-chaussée où on parut les oublier.
Ils sonnèrent de nouveau et envoyèrent une suivante
de la princesse l'avertir qu'ils demandaient
audience pour une affaire de la plus haute importance.

Après une nouvelle attente, ils durent sonner
une seconde fois et demander la cause de tant de
retards. La suivante déclara que la princesse dormait
d'un sommeil si profond qu'on ne pouvait se décider
à la réveiller.

— Nous sommes venus vers la reine, répondit
le marquis de Conyngham, pour des affaires d'Etat
qui doivent passer même avant son sommeil.

On se décida alors seulement à obéir.

* * *

La princesse Victoria arriva aussitôt vêtue
seulement d'un long peignoir blanc et d'un châle jeté
sur ses épaules, les cheveux flottants.

Elle apprit « avec un sang-froid étonnant » la
nouvelle considérable qu'on lui apportait. Cette
jeune fille de dix-huit ans n'eut pas une défaillance,
ne donna pas un signe d'émotion, contrairement à
ce qu'attendaient les messagers. Elle annonçait
qu'elle tiendrait un Conseil privé le même jour, à
onze heures, après avoir prêté serment entre les
mains du lord chancelier.

A l'heure dite, elle paraissait, en vêtements de
deuil très simple, devant les Lords et accomplissait
les formalités traditionnelles. Elle reçut ensuite le
serment des membres du Conseil.

Un témoin et acteur de cette scène, lord Greville,
l'a ainsi décrite : « Lorsque les deux vieillards, ses
oncles, s'agenouillaient devant elle, lui promirent
fidélité et baisèrent sa main, je la vis rougir jusqu'
aux yeux, comme si elle eût été frappée du contraste
qui éclatait ainsi entre la loi civile et la loi naturelle.
Ce fut la seule marque d'émotion qu'elle laissa
échapper. Elle accueillit ses oncles avec beaucoup
de grâce et d'affabilité, les embrassa l'un et l'autre,
puis, se levant, s'avança vers le duc de Sussex qui
était le plus éloigné et que ses infirmités empêchaient
d'arriver jusqu'à elle. La multitude d'homme qui se
présentaient pour prêter serment parut d'abord la
déconcerter un peu... Puis elle reprit un calme parfait.
Elle resta ainsi jusqu'à la fin de la cérémonie, jetant
quelquefois un regard à son premier ministre pour
lui demander conseil, lorsqu'elle avait quelque hésitation,
ce qui, du reste, arriva rarement... Quoiqu'elle fut
de petite taille et sans grande prétention à la beauté,
ses manières pleines de grâce donnaient à sa personne
un abord agréable. »

* * *

Le couronnement de la reine Victoria eut lieu
l'année suivante.

Deux ans après son avènement, elle se mariait.
On sait que son mariage, chose rare parmi les souverains,
fut un mariage d'amour. Elle épousait son cousin,
le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, qui mourut
en 1861. La reine, depuis, n'a jamais quitté le deuil.

Pour en finir. — Dans une discussion un peu animée
M. X. reçoit une gifle.

— Et tu l'as rendue, lui dit un ami.

— Si je l'ai rendue ! si je l'ai rendue ! Pas du tout,
il m'en aurait donné une autre et ça n'aurait jamais fini.

Pas compromettant. — Un inutile, fort inconnu,
très désireux de mettre quelque chose sur sa carte de
visite, au-dessous de son nom, a imaginé d'y faire
graver :

X...

« Membre du suffrage universel. »



ON CAROUZET QUEMOUDO

ETAI l'abbay de Prabouli. Que d'zein
lâi è vegnâ : dâi vilhio, dâi dzouveno,
dâi pansu, dâi prin, dâi pècllo, dâi
chet, dâi galé et dâi z'auto. Et dâi damuzalle detôte
lè couleu et de tote lè forme. L'étâi galé de lè vère.
— Tot parâi, quemet desâi lo vilhio Djan Perrâ,
onna galéza gaupa quand bin n'est pas tant, tant
vetya, fâ pe pliézi a vère qu'on protireu, quand
bin sarâi vetu quemet lo général.

Clli Djan Perrâ que vo dio l'étâi assebin a l'abbay
de Prabouli. Et bin dâi verro que l'a pardieu bu,
tant qu'à la fin s'est trovâ on boccon étourlo.
L'a dan coumeinci à fêre dâi rizarde quemet on fâ
quand on a bu on verro de trau : terî âo dâi, teni
son verro rein qu'avoué lè deint, sein lè man, lo
bâire tot d'onna terya et bin d'auto z'affêre dinse.
Po fini l'a voliu allâ ein carouzet.

L'ein étâi vegnâ ion ne sé pas du iô. Ma l'étâi
galé qu'on diablo. Et pu petiou, petiou. On arâi
djurâ on grand parapliodze, quemet clli que lè
marchand de brique-à-braque l'ant per dessus la
Ripouana. Sat âo houit plîèce et pu l'étâi tot. Et
cein verive, verive. Faillâ vère.

Dan, Djan Perrâ s'einmode su clli carouzet. Lo
vaité que pâie veingt ceintime et quemeince à verî.
Djan Perrâ qu'avâi dza bin demilâ et traîdêcilâ verive
bin mè que lè z'auto et l'ein étâi dzoiau quemet
tot. Lè get lâi saillivant de la tita dau tant que
l'étâi conteint. N'avâi jamais vu on carouzet que
lâi fasâi tant d'effê et que fasâi tant de tor ein
assepou de teimps.

Quand lo carouzet sè fut arretâ, Djan Perrâ dècheint
bin bon sou. Lâi seimblîève que tota la terra verive,
lè z'âbro, lâi dzein, lè mâison. Sè crâyâi oncora
ein carouset. Adan le tré onna pîce de 20 ceintime
de sa catsetta de gilet, et la bâille à l'homme dau
carouset.

— Vaité oncora veingt, que lâi fâ.

— Et porquie ? que repônd l'auto.

— Passe que ie vîro adî.

Marc à Louis, du Conteur.

Enfants terribles. — Au moment où madame termine
sa toilette pour sortir, arrive une amie en visite
imprévue. On envoie bébé au salon.

— Ta maman est là ?

— Oui, madame.

— Elle ne m'attendait pas, dis ?

— Pour sûr... même qu'elle a dit que si elle avait
su, on serait sorti plus tôt.

C'est pour rien. — Le vendeur d'un journal
lausannois annonçait à la gare, l'autre matin : «
Demandez le Grand Conseil et le Conseil communal,
pour dix centimes. »

Déveine. — Un Marseillais raconte qu'il est
propriétaire de mines de sel considérables, dans un pays
plus ou moins... marseillais.

— Ces mines doivent vous rapporter beaucoup.

— Oui, dans les premiers temps... malheureusement,
les ouvriers ont bientôt reencôtré des couches de
poivre qui ont sérieusement entravé l'exploitation.